et, lorsqu'on examinait l'homme, on ne se le figurait pas vêtu d'une autre sorte que de l'habit qu'il portait.

Tout était large et aisé dans ses gestes et son maintien. Sa voix résonnait sonore et parfois un peu brusque, à cause de sa fréquente habitude du commandement. Avec le teint hâlé par les vents de mer et la peau un peu tannée sous les latitudes tropicales, où il avait passé les plus belles années de sa jeunesse, il ne semblait cependant ni usé ni flétri.

Edgard de Mondory était un homme dans la plus noble acception du mot. Tout en lui dénotait la force, jointe à une parfaite bonté.

Une amie de la famille, plus qu'une amie, presque une seconde mère, Madame Desfeuilles, qui avait épousé un gentilhomme français, le baron de Varennes, et qui n'avait pas d'enfants, prit le jeune Edgard chez elle et se chargea de l'élever ; mais avant la fin de la première semaine, la pauvre dame disait déjà que le petit garçon lui donnait bien du fil à retordre.

— Tu n'es pourtant pas au bout, répondait en riant le baron de Varennes. Tu en verras bien d'autres...

En effet, chaque jour, le petit Edgard devenait plus espiègle et plus turbulent. Il jouait des tours pendables à son précepteur, faisait toutes sortes de niches à la baronne de Varennes, qu'il avait pris l'habitude de nommer simplement tante Lise, et, chose bien digne d'attention et qui promettait pour l'avenir, il ne mettait jamais le nez dans un livre.

Edgard était, à huit ans, ignorant comme un sauvage ; mais en revanche, il était de première force à tous les exercices du corps. Il grimpaît comme un singe sur les arbres du parc, se battait presque tous les jours avec les petits enfants du voisinage, et montait, en écuyer consommé, un poney que le baron de Varennes lui avait acheté.

-- Ce petit diable-là n'a peur de rien, disait le baron de Varennes. Ce sera, plus tard, un gaillard joliment trempé.

— Oui, s'il ne se casse pas le cou, répondait tante Lise.

— Lui ? jamais de la vie ? Il est comme les chats : quand il tombe, c'est toujours sur les pieds.

Le baron, un vrai gentilhomme campagnard, voulait qu'on laissât une entière liberté au petit Edgard, qui en profitait pour courir les bois en compagnie de polissons de son âge, mangeant à droite et à gauche dans les fermes, ou dans les villages voisins.

Dans la belle saison, il partait souvent le matin, de très bonne heure et ne rentrait que le soir, harassé et les vêtements en lambeaux.

— Petit malheureux ! s'écriait tante Lise, en l'apercevant, d'où viens-tu encore ?